

ANDRÉ THÉRIVE *2* *60*

CLOTILDE DE VAUX

OU LA DÉESSE MORTE



ÉDITIONS ALBIN MICHEL

CLOTILDE DE VAUX
OU
LA DÉESSE MORTE

9912

78
S 128755

DL-17 8 1887 7388

T 27
Ln
86302

DU MÊME AUTEUR

★

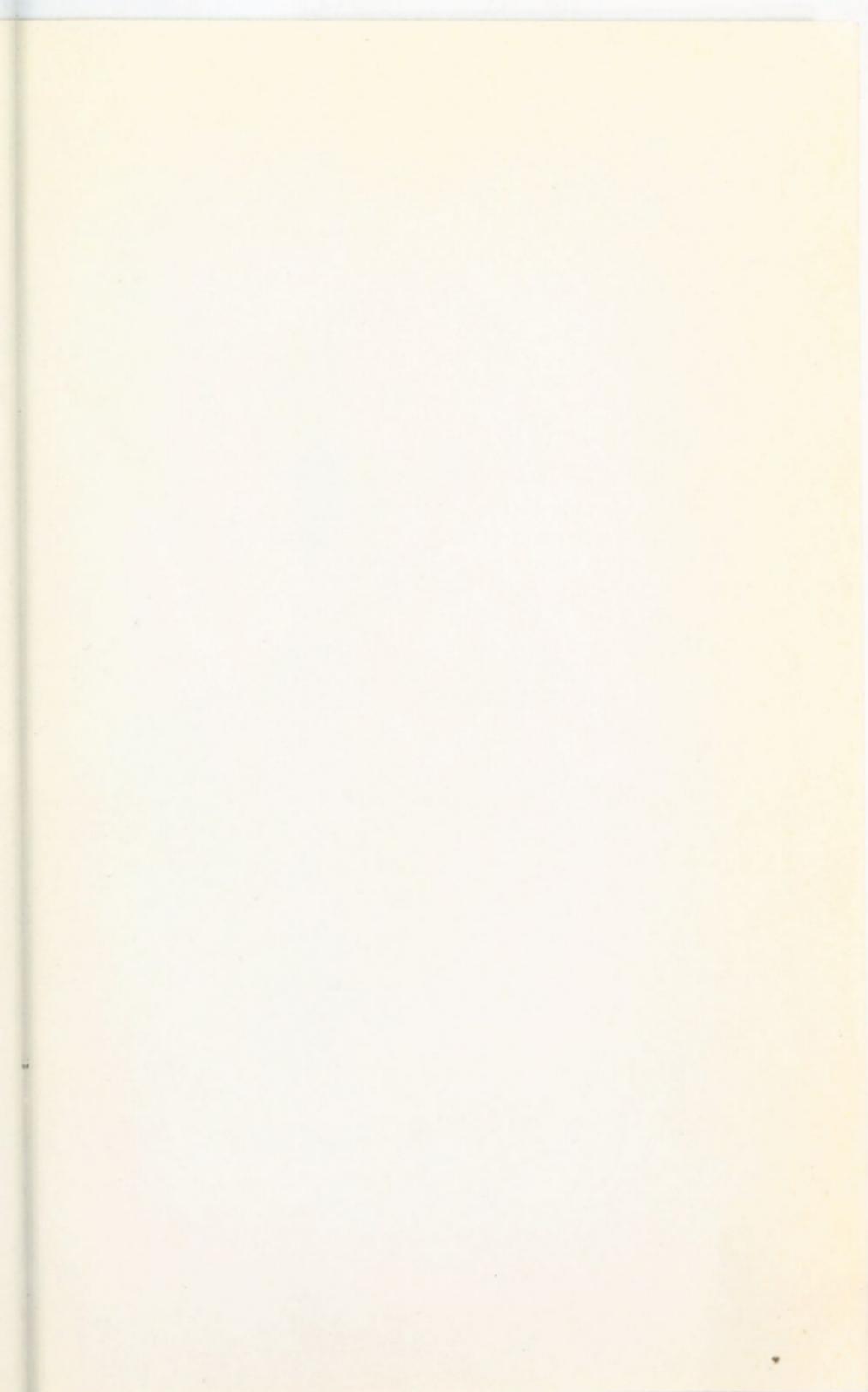
CHEZ ALBIN MICHEL :

SAINT VINCENT DE PAUL (Pages catholiques).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Romans et nouvelles.

COMME UN VOLEUR.
LES VOIX DU SANG.
LE PLUS GRAND PÉCHÉ.
LA REVANCHE.
SANS AME.
LE VOYAGE DE M. RENAN.
LE CHARBON ARDENT.
L'EXPATRIÉ.
LA FIN DES HARICOTS.
LES SOUFFRANCES PERDUES.
ANNA.
FILS DU JOUR.
LE TROUPEAU GALEUX.
NOIR ET OR.
TENDRE PARIS.
CŒURS D'OCCASION.





AUGUSTE COMTE
Cabinet des Estampes (B. N.)

ANDRÉ THÉRIVE

CLOTILDE
DE VAUX
OU
LA DÉESSE MORTE



ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
13 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RENAGE
DONT 10 NUMÉROTÉS DE I À 10 ET 3
HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I À III.

I

LA CHAPELLE SANS DIEU

LA rue Payenne est aujourd'hui une des plus paisibles de Paris; elle ne conduit plus nulle part; l'activité s'est retirée de ce quartier jadis noble, devenu bourgeois, puis commerçant, et qui s'engourdit peu à peu. Au n^o 5, une maison étroite à quatre étages, fort grise et fort laide, mais qui se signale au passant le moins attentif : un large balcon sous le toit laisse pendre un étendard jadis vert, où on lit vaguement, si le vent s'en mêle : *Religion de l'Humanité*. Plus bas, un buste presque romain, celui d'Auguste Comte, occupe le milieu de la façade, laquelle, agrémentée de rinceaux gothiques, montre aussi une grande plaque de bronze noir aux armes de la Ville de Paris, et une mauvaise peinture que la pluie se charge de ternir. C'est la figure d'une femme en blanc, ceinte d'une écharpe verte, et qui promène un enfant dans un jardin de lys : la Vierge-Mère de l'Humanité, emblème et parangon de notre espèce.

De l'autre côté de la rue, somnole le jardin du Musée Carnavalet, entouré de bâtiments neufs et encombré de feuilles mortes, de chapiteaux rompus. Plus loin, un square minuscule occupe l'angle de la rue du Parc-Royal; il est plein de retraités sentencieux, de ménagères; les enfants qui y grouillent sont des petits Juifs frisés qui sortent du ghetto voisin comme les bulles d'un marécage.

Les gens du quartier ne connaissent même pas l'Église positiviste. Nous avons visité une fois le temple avec une sorte d'invalidé grisonnant et sa femme, qu'avait attirés la porte entrouverte. Ils regardaient les lieux d'un air ahuri et respectueux, et en sortant ils nous dirent :

— Voilà vingt ans qu'on habite à côté; on ne savait rien de cette maison-là. Elle est bien tenue, on ne peut pas dire.

Eux du moins, ils ont accompli avec naïveté ce pèlerinage. Mais à présent, un couple enlacé passe sur le trottoir et ne se détourne même pas vers ce lieu hanté de souvenirs. Cependant, la badauderie l'emporte. Il regarde où nous regardons. Et le jeune homme pousse sa petite amie :

— Dis! tu te rends compte? L'amour pour principe!

Cinq minutes plus tard, un vieil ouvrier passe. Lui, c'est un blasé. Il nous a remarqués. Il sourit, peut-être hausse-t-il les épaules, il s'éloigne en chantonnant :

— Clotilde! Clotilde!

Voilà du moins un homme qui sait le nom sacré. Il va rejoindre devant un zinc des compagnons peut-être rationalistes, peut-être positivistes, en tout cas libérés des vieilles superstitions et fort contents de leurs lumières. Il va leur dire : « Rue Payenne, j'ai vu encore un type bouche bée devant la maison des cinglés. La maison où il y a une banderole qui dit : « ... L'amour pour principe. L'ordre pour base. Le progrès pour but. »

* * *

Religion de l'Humanité :

CHARLOTTE CLOTILDE JOSÉPHINE

*Fille de Henriette Joséphine de Ficquelmont
et de Joseph Simon Marie ancien volontaire
au 2^e Bataillon du Loiret le 2 août 1792
mort Capitaine retraité.*

*Tendre et Immaculée inspiratrice d'Auguste Comte,
Fondateur de la Religion universelle.*

Née à Paris le 3 avril 1815

*Et morte au 3^e étage de cette maison
le 6 avril 1846*

An 21 du Positivisme religieux.

*(Inscription placée le 15 Gutenberg : 26 avril 1909,
LIX^e année du Positivisme religieux. — Prière de ne pas afficher.)*

Tels sont les pauvres mots humains, sans même l'éloquence lapidaire qu'on pourrait leur souhaiter, qui présentent aux passants les vestiges d'une des plus grandes passions qui aient paru sur terre, d'une des moins heureuses, d'une des plus fortunées, si le succès de la passion est de franchir les limites de la vie.

En entrant, à gauche d'un couloir fort étroit qui mène de la rue à la cour, se trouve le logement des gardiens : ils fabriquent des casquettes d'enfants dans cette ancienne office de mastroquet et n'entendent rien au positivisme. De la cour exiguë, on monte par un escalier fort propre à la chapelle, qui se trouve succéder, dit la légende, à une salle ou atelier de francs-maçons. Le corridor est lugubre, orné de photos et de gravures rancies; on se croirait chez un notaire de petite ville; tous les lieux saints du positivisme, depuis la cathédrale de Montpellier,

où fut baptisé Auguste Comte jusqu'au temple de l'Humanité à Rio de Janeiro, ont ici leur figure.

Passé la porte, on entre soudain dans un décor pour enfants de Marie : une chapelle pimpante, astiquée, sentimentale, où cinquante chaises vernies semblent attendre éternellement cinquante communiantes en mousseline. Mais le chœur est occupé par deux fauteuils professoraux et un demi-cercle de stalles pour chanoines; un bouquin poudreux, d'aspect laïque, dort sur une chaire de conférencier, tandis que, derrière, un autel supporte, au lieu d'un Christ, le buste du philosophe. Et, sous cette idole, un tabernacle vitré, qui enferme d'étranges objets, fleurs en papier, missels ou keepsakes fanés, broderies de pensionnaires, les dépouilles, dirait-on, d'une petite fille. Ce sont, en effet, les menus travaux de Clotilde Marie, épouse de Vaux, les humbles fétiches de cette religion nouvelle.

Un vaste triptyque occupe le fond du chœur. Au panneau central, comme sur la façade de l'immeuble, la blanche Vierge-Mère promène son poupon dans un jardin innocent.

A droite, des peinturlures représentent une dame coiffée en bandeaux, les yeux au ciel, devant un berceau. C'est Rosalie Boyer, mère d'Auguste Comte, vouant son enfant à la régénération religieuse.

A gauche, une austère servante en noir, Sophie Bliaux, épouse Thomas, reçoit le dernier soupir du philosophe qui agonise en habit noir, au milieu des draps blancs.

Des inscriptions symétriques occupent respectivement les panneaux du côté Épître et du côté Évangile. L'une proclame — c'est un peu long : *Il s'agit surtout au fond d'incorporer en premier au positivisme, avec des améliorations radicales, tout ce que le système catholique du Moyen Age a pu réaliser ou même ébaucher de grand ou de tendre.* L'autre : *Souvenirs pieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes*

qui ont sonné pour moi, rappelle à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la chapelle du couvent! Le premier texte est de Comte, mais le second de Clotilde; l'esprit de système et la sentimentalité échangent un dialogue muet dans cette chapelle déserte, entre les plantes vertes et les bouquets stérilisés. La face verticale des marches bien cirées qui accèdent au chœur laisse voir ces titres bizarres : Philosophie seconde. Philosophie troisième. Fatalités subalternes...

Sur les murs se pressent tant de cartouches, tant de devises, tant d'arceaux et de colonnes, tant d'effigies naïves d'héroïnes et de héros que l'œil ne peut les recenser sans fatigue : *Industrie, Cosmologie, Morale, Politique, Biologie...*, ou bien dans le pourtour du chœur : *Théologisme, Sacerdoce, Prolétariat*. A l'entrée, de part et d'autre : *Connais-toi pour t'améliorer... Fais ce que dois, advienne que pourra*, les figures du docteur Bichat, du prophète Moïse, de Dante, de Gutenberg, de la nonne Héloïse, de Frédéric II, tous grands types de l'Humanité qui se morfondent sur des piédouches peints en trompe-l'œil. Malgré qu'on en ait, le recueillement vous quitte peu à peu; le silence de ce musée bizarre, mal déguisé en lieu de culte, semble s'évaporer. Les voix s'accoutument à résonner, les pas à glisser sur le parquet : tout ce mysticisme terrestre est encore attendrissant, mais il n'a déjà plus de prestige. Et quand on regagne le vestibule carrelé, accompagné du bruit des serrures qui referment le pauvre sanctuaire inconnu, c'en est fait d'une religion...

* * *

Pourtant des phrases d'Auguste Comte nous reviennent encore à la mémoire. « Je vous engage, a-t-il écrit, à représenter le positivisme comme directement résumé par

l'utopie de la Vierge-Mère qui doit nous rendre spécialement attentifs tous les dignes catholiques des deux sexes. » Il a dit encore : « Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu... » Illusion bénévole, sympathie irrespectueuse qui ne peuvent s'expliquer que par le naïf orgueil d'une conscience vraiment messianique. Auguste Comte eut bien cette conscience-là, et non seulement comme philosophe — bien d'autres que lui se sont crus appelés à régénérer les hommes, à leur révéler la vérité suprême — mais comme personne souffrante; il a cru de bonne foi avoir atteint les sommets de l'amour et de la douleur; et là il ne s'est guère trompé.

Tout au plus peut-on dire que l'exemple en a été vite perdu : son histoire, sans être inconnue, n'est pas absolument célèbre. Et c'est pourquoi bien des gens accomplissent le voyage de la rue Payenne comme ils visiteraient tout autre musée méconnu, toute autre cocasse petite église.

Si le positivisme n'était que la doctrine d'une secte philosophique, nous n'aurions, en effet, que peu de goût à le choisir ici pour propos. Mais c'est un roman, très véritable, qui donna chair et sang à ce système, et qui en fit une religion. Dans ce triste coin du quartier du Marais où roula le carrosse de M^{me} de Sévigné, où erra plus tard en manteau bleu, indicateur de police et flaireur de débauches en tous genres, le louche Restif de La Bretonne, un des drames les plus humains et les plus incroyables s'est joué. Auguste Comte était persuadé que, lorsque la relation en arriverait à la connaissance du public, elle passerait vite à l'état de Légende dorée : « Mes intimes tableaux de la douloureuse semaine seront peut-être destinés à doter nos successeurs d'une commémoration annuelle mieux visible que celle dont nos prédécesseurs

honorèrent la Passion chimérique du prétendu fondateur du catholicisme. » Excusons ce blasphème : le voilà déjà puni.

Car, hélas ! sa passion à lui n'a vécu que dans la mémoire de peu de gens. Et, bien qu'elle ne date que d'un siècle, il est malaisé d'en suivre pas à pas les étapes. L'erreur et le malentendu fleurissent sur ces vanités d'un grand cœur, ces ruines d'un grand dessein...

* * *

Pour commencer, la maison sacrée de la rue Payenne n'est pas vraiment celle où habita Clotilde de Vaux ! Les dévots brésiliens du positivisme, qui l'ont achetée, transformée, aménagée, ne s'étaient pas préoccupés de vérifier l'adresse. La bien-aimée demeurait au 7 et non au 5 de la rue Payenne : c'était au cinquième de la maison voisine, dans ces mansardes à balcon qu'on aperçoit en retrait ; l'immeuble est plus orné que son voisin, plus bourgeois, doué d'une porte cochère, de guirlandes et de médaillons, avec trois fenêtres en façade. Le propriétaire actuel ne la laisse pas visiter, il n'a cure des ombres qui hantent ses appartements : le doux fantôme est exproprié. Tel est jusqu'à nouvel ordre le cruel verdict du passé sur cette aventure dont les héros pensèrent qu'elle était inoubliable et qu'elle illustrerait à jamais les lieux où elle se déroula.

Dans la vraie maison de Clotilde, le 7 en effet, l'appartement où elle agonisa et mourut, c'était un troisième mansardé qui, hélas ! n'existe plus : l'immeuble a été surélevé par un architecte sans entrailles, et sans doute ignorant du sacré... A l'époque de Clotilde, le 7 appartenait à un médecin, le docteur Augouard, qui fut parfois appelé au chevet de la malade.

Toutes les enveloppes écrites par M. Comte à Mme de Vaux, tous les papiers d'état civil, tous les documents conservés par la famille, portent bien la mention du 7. Les naïfs Brésiliens, en 1903, furent égarés par une erreur d'écriture sur les registres de l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement où l'on célébra les obsèques catholiques de la déesse positiviste... Ils achetèrent au plus vite le 5, qui comprenait alors non pas une Loge, mais un hôtel borgne et un bistrot.

Et à présent, ne peut-on pas dire qu'ils ont eu bien raison? La fausse demeure de Clotilde ressemble beaucoup plus à son ancien logis que la maison voisine, oublieuse et défigurée. L'ombre dolente et charmante de la Vierge-Mère n'a eu qu'à traverser le mur mitoyen pour retrouver un décor digne d'elle. Cette confusion fort heureuse joue donc son rôle dans la création d'un mythe, dans le triomphe d'une fable de l'esprit sur la pauvre réalité. Nous allons voir de ce prodige d'étonnants exemples.

* * *

Cependant au 5 de la rue Payenne, promu par une pieuse erreur au grade de « maison de Clotilde » la chapelle n'est pas le seul lieu saint. Au quatrième étage on a reconstitué, tant bien que mal, l'appartement de la Vierge-Mère; c'est là qu'on visite ses reliques et qu'on respire, avec un peu de bonne volonté, le parfum mortuaire de sa présence.

On y monte par un étroit escalier qui desservait jadis les communs : une petite entrée sombre donne sur un menu salon qui commande à gauche la prétendue « chambre funèbre ». Les carreaux en sont gris, l'atmosphère confinée; les cheminées se trouvent aménagées en autels; car un buste de Clotilde, aux lourdes coques de cheveux, aux

yeux un peu bridés, à la bouche spirituelle, une sanguine de L. J. Étex, qui lui prête une grâce assez voluptueuse, d'autres cadres modestes, encombrant les tablettes de marbre.

Loin de la fenêtre se creuse une alcôve, où des tréteaux voilés d'une courtépointe simulent le lit où Clotilde expira. Cette couche est jonchée de fleurs en papier, de cartes de visite, où de superbes noms portugais attestent avec quelque emphase la piété et l'exotisme des visiteurs. La paroi au fond de l'alcôve est occupée par un grand tableau en teintes plates représentant l'agonie de M^{me} de Vaux. Auguste Comte, en redingote, prosterné sur la main que lui abandonne la mourante, rousse et échevelée, tandis que Sophie Bliaux, la servante au grand cœur, est debout au chevet, témoin de l'échange solennel des deux âmes. L'alcôve, par une porte à vitrage, communique aussi avec l'entrée, d'où l'on peut visiter une salle à manger... où Clotilde ne mangea jamais, une cuisine fort propre... où elle ne fit jamais de feu.

Qu'importe que toute cette mise en scène soit fausse! La Passion positiviste s'est accomplie à quelques mètres de là, dans un décor sans doute assez semblable. Le lugubre de ce décor agit sur les nerfs; les fleurs dérisoires, les portraits se remettent à vivre, c'est-à-dire à mourir : la pénombre elle-même, le vide des pièces funéraires, le silence, semblent former ici un des rares refuges que la pensée ait pu trouver contre le monde.

Miracle de la foi, ou du moins de l'amour, ces lieux ne sont plus un simple petit logement de Paris; ils sont vraiment un temple. Ici, les forces du cœur se sont débattues contre le destin : ici, un coup de génie, tout proche de la folie, a réussi à vaincre la loi commune. Les grandes amours romantiques, celles des poètes, n'ont jamais connu un tel succès. Ni sur les rives du lac du Bourget, ni sous les ombrages de la fontaine de Vaucluse ne battent de

plus vastes ailes que dans ce grenier poudreux où un sombre professeur a vu mourir une petite poitrinaire qui ne lui avait rien donné de son corps...

* * *

Bien entendu, plusieurs biographes officiels d'Auguste Comte ont souvent cru devoir ne souffler mot de cet avatar singulier dans l'évolution d'un sérieux penseur. Les universitaires spécialement, en général fidèles à la secte de Stuart Mill, de Littré et de Pierre Laffitte, feignent de ne connaître dans le positivisme que la doctrine... positive. La dernière phase d'Auguste Comte leur paraît un triste reniement de la discipline scientifique, un retour à la métaphysique et même à la théologie; elle dénoterait même « un lamentable affaiblissement mental » dont il vaut mieux ne parler que le moins possible. Nous nous souvenons d'un manuel de baccalauréat où on va voir passée sous silence toute la genèse de cette religion de l'Humanité, qui occupa cependant, pour l'auteur de *la Synthèse subjective*, les neuf dernières années de sa vie. On croit lire une histoire du christianisme écrite par des pédants qui y supprimeraient François d'Assise, Wesley, sainte Thérèse, toutes les vaines idoles et les frivoles superstitions, et qui, selon un mot célèbre, préféreraient un Dieu à qui l'on puisse dire « Monsieur le Président ».

Il est amusant de voir ce que devient chez eux l'histoire des amours de Comte avec celle qu'il devait mettre sur les autels, parée des mêmes attributs que la Vierge de Nazareth, honorée du culte d'*hyperdulie* et participant même bien davantage à la divinité. « Il se lia fortuitement en 1845 avec une jeune dame des plus distinguées. Cette liaison, de pure amitié, ne dura qu'un an, M^{me} Clotilde de Vaux étant morte le 5 avril 1846; mais elle eut une influence profonde sur Comte. Il voua un culte quotidien

à la mémoire de son amie, lui rapportant, comme à une autre Égérie, le perfectionnement de sa nature morale, surtout sous le rapport de la tendresse. Cette excitation continuelle des sentiments affectueux qui, disait-il, avaient toujours sommeillé en lui faute d'objet, le conduisit à donner à son œuvre, jusque-là plus particulièrement intellectuelle et politique, un caractère moral et esthétique¹. »

Cette façon de jeter le manteau de Noé sur un maître enivré d'illusions ou d'erreurs est à la fois pieuse et sacrilège. On a craint le pittoresque ou le ridicule. On a interdit aussi le grandiose, qui cousine volontiers avec l'extravagant. Pourtant, qui aurait le droit de pratiquer une telle censure dans la vie d'un homme, c'est-à-dire dans le récit de ses expériences sincères ?

Un critique s'est rendu fameux pour avoir divisé la carrière d'un poète en trois parts... *Il se cherche, il se trouve, il se dépasse*. Si, à un quatrième stade, le sujet s'était renié ou converti, nul doute qu'on n'eût supprimé cette péripétie fâcheuse. Or le fondateur du positivisme n'a jamais cru se renier ni se démentir. Au contraire, l'utopie finale à forme religieuse, qu'il a conçue et espéré prêcher aux hommes, lui apparaissait comme le couronnement de son édifice. Et les inspirations d'une déception amoureuse, d'un deuil amoureux, lui semblaient parfaire le travail méthodique de sa raison. Après un quart de siècle de méthode objective, il prétendait comme on dit aujourd'hui, extrapoler très légitimement dans le domaine subjectif.

Voilà pour les positivistes, en quête d'une orthodoxie. Ils se voulaient simplement des réformés; ils se sont rendus des infidèles. L'illumination de leur maître étant censé une déviation ou trahison, c'est eux qui ont trahi leur maître plutôt que de le suivre jusqu'au bout de sa route.

1. Récit biographique sur Auguste Comte. Extrait du *Cours de philosophie positive. A l'usage des candidats au baccalauréat*.

Mais pour tous les autres, l'aventure d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux offre bien plus de vertu et de pathétique que les esprits rassis ne l'admettent. Elle figure d'abord ce besoin que les intellectuels les plus desséchés se sentent d'un jardin mystique où se réfugier en cas d'angoisse, de dérégulation, de désespoir. Elle illustre aussi un instinct irréprouvable des hommes : le monde moderne n'a pas élargi, mais resserré leur prison, la science ne leur a pas offert une liberté spirituelle, non, un esclavage plus dur que la foi ; privés de l'au-delà, ils essaieront toujours de s'en forger un autre.

* * *

Les faits ont déjà plus d'un siècle, mais ils sont d'hier à plusieurs égards. Il en a survécu des témoins jusqu'à une génération qui arrive à peine à la vieillesse. Le frère de Clotilde, Maximilien-Marie, a pu connaître enfants des hommes d'aujourd'hui. Bref, la cendre de tout ce passé n'est pas tout à fait froide, et il y brille encore de ces flammèches un peu folles que rien n'éteindra : car les bonheurs, les réussites peuvent tomber dans l'oubli ; les échecs jamais. Hélas ! tout le monde sait bien au fond, sans avoir lu Schopenhauer, que « la vie ressemble beaucoup à un effort sans but et sans fin » et seuls nous intéressent les beaux exemples de l'énergie inopérante, de l'ambition inassouvie, de l'amour insatisfait.

JEUNE FILLE EN UNIFORME

EN présence des sieurs Jean-François Tête, épicier, et Joseph Bauce, taillandier, amis et voisins de son ménage, le capitaine Joseph Marie fit dresser, le 4 avril 1815, acte de la naissance de sa fille Clotilde née l'avant-veille à onze heures du soir.

Cet officier de fortune, proche de la quarantaine et membre de la Légion d'honneur, habitait rue du Cadran, à l'actuel n° 60 de la rue Saint-Sauveur : c'est une haute maison fort étroite dans un des quartiers les plus malodorants de Paris. Le capitaine avait fait un an plus tôt la campagne de France. Clotilde avait été conçue au début de la première Restauration; ce fut un enfant de la défaite. Le même jour précisément où il déclara la petite, M. Marie reprenait espoir en son avancement; car c'était la période des Cent-Jours, deux mois avant Waterloo. Sa carrière fut brisée après la dernière campagne de l'Empereur. Il fut licencié et mis à la retraite l'année suivante, avec douze cents francs de pension, et il lui naquit encore deux fils, Maximilien et Éléonor, dit Léon. La rosette le récompensa quelques années plus tard. Car il avait des relations dans le régime qui avait brisé son épée.

Le capitaine n'était au temps de Dumouriez qu'un petit Beauceron, de souche paysanne, qui s'engagea et fit obscurément vingt-trois années de guerre : volontaire dès 1792,

sergent en 1795, officier en 1807, capitaine cinq ans plus tard. On l'avait vu à Naples, en Russie, à Mayence, à Saragosse; il avait été blessé au siège de Gênes; il avait été nommé aide de camp d'un général le jour même où naquit Clotilde sous les auspices de la vicille gloire et surtout de la jeune paix.

Abîmé, comme tant d'autres, par la chute définitive des Aigles, il gardait, sans le vouloir, une carte dans son jeu : en 1813, il avait pris pour femme une aristocrate; les aventures à la façon de *Ternove* ou de *Mademoiselle de La Seiglière* ayant été fort courantes pendant cette génération. Il avait épousé, en Bohême, M^{lle} Joséphine-Henriette de Ficquelmont, vieille fille de très bonne noblesse lorraine — la lignée en remonte au XII^e siècle — dont la famille était réfugiée hors de France depuis la Terreur. Elle avait deux frères parmi les notables émigrés : l'un, Joseph, fut tué à Ulm sous l'uniforme autrichien, l'autre, le comte Louis, devint à Vienne, général, président du Conseil des ministres en 1848 après la chute de Metternich, membre de la Toison d'or.

Chose curieuse, les deux futurs beaux-frères avaient combattu l'un contre l'autre en Espagne, avec une grande disparité de grades : le comte étant colonel de cavalerie, le républicain fantassin et officier subalterne. Ficquelmont envahit la France en 1815 et poussa jusqu'à Lyon, occupa Paris, et fut aussitôt après nommé ministre plénipotentiaire par S. M. François I^{er}, auprès d'une cour d'Italie.

* * *

M^{me} Marie, malgré l'hérédité ou vu les circonstances, semble avoir eu la tête libérale : un tempérament de gauche, comme nous dirions.

D'abord, elle avait épousé le jacobin Marie contre vents

et marées, rompant même quelque temps ses relations avec sa famille, et s'était fièrement rapatriée avec lui. On ne croit pas qu'elle ait été bonne chrétienne de convictions, bien qu'elle fût de cœur charitable et tendre. Elle s'intéressait beaucoup au sort des misérables, au devoir des riches envers les pauvres, au progrès des lumières, bref à la question sociale. Plus tard, celui qui s'imposa comme son gendre spirituel, Auguste Comte, a bien voulu lui reconnaître des mérites de « sociologue ». Si elle avait pu, elle fût devenue une grande dame d'œuvres. Elle écrivait aisément : elle a composé de menus essais sur la solidarité des humbles et des superbes. Elle peignait agréablement. Plusieurs portraits de la famille, ceux de Clotilde d'abord, sont dus à son pinceau.

D'ailleurs le comte Charles-Louis de Ficquelmont, quoique au service de l'empereur d'Autriche, était tout le contraire d'un ci-devant boudeur. Napoléon tenait cet ennemi en très haute estime; il lui offrit même vainement sa réintégration en 1809 : à cette époque, il n'était plus du tout question de fusiller les émigrés comme des traîtres. En outre, la Corse des Bonaparte n'était annexée que depuis 1768, et la Lorraine des Ficquelmont depuis 1766 : le patriotisme français, de si fraîche date, y était moins impé- ratif qu'on ne pense. Hélas! le comte ne voulut pas servir Bonaparte : et après 1815, quand il eût pu se rallier aux fleurs de lys, il était trop tard. Le noble Lorrain resta Autrichien.

Mais il manifesta, dès lors, sa bienfaisance à ses parents français, à ses deux sœurs revenues en Lorraine, à M^{me} Marie qui avait pourtant déchu de son monde à sa nièce Clotilde, qu'il pensionna. Il passa à Paris en 1820 et leur rendit visite, non plus comme vainqueur et occupant, mais comme parent fidèle. Beaucoup d'anciens jacobins semblaient excusables, et venus à résipiscence. Les

Marie étaient de ceux-là. Quand l'Usurpateur eut disparu et avec lui la fortune des armes, il fallut bien recourir aux influences de la noblesse. M. Marie put alors se targuer d'être un allié des émigrés Ficquelmont.

Mais, à ce titre même, il ne possédait sur terre, du côté de sa conjointe, qu'un bout de forêt dans la Meurthe et le souvenir d'un château brûlé en 1793. Le Roi revenu leur concéda une petite dotation prise sur le milliard des émigrés; il fit nommer le capitaine percepteur à Sainte-Geneviève, à Neuilly-en-Thelle, enfin à Méru (Oise).

Méru est une petite ville déjà picarde; des maisons en briques et des fermes de torchis, dans un pays verdoyant, mais humide... C'est là que joua d'abord, entre un potager et un pauvre bureau plein d'archives, une toute petite fille blonde et fragile, au nez retroussé.

Il faut noter que Clotilde, Charlotte, Joséphine, Marie, née au printemps de 1815, ne fut baptisée que le 7 octobre 1824 à Sainte-Geneviève, petite paroisse du diocèse de Beauvais. A la rigueur, on pourrait admettre qu'elle eût été ondoyée en bas âge, et sans cérémonie; mais tout fait supposer le contraire. La famille Marie était à peu près incroyante, du moins très indifférente, et on ne fit de la fillette une chrétienne, à neuf ans et demi, que pour des raisons pratiques : on pensait à la faire élever gratuitement dans une Maison de la Légion d'honneur. La succursale parisienne d'Écouen et de Saint-Denis était sise rue Barrette, donc au Marais, où sa destinée s'achèvera.

Pour y entrer, il fallait un certificat de baptême et, si possible, une recommandation de Mgr l'évêque de Beauvais. Ce dernier acte fut obtenu au mois d'août 1824 : le prélat était sans doute à cent lieues de croire que la petite Marie, apparentée à tant d'aristocrates, ne fût pas catholique. On se hâta donc, aussitôt après, de diriger Clotilde vers les fonts baptismaux : le délai d'août à octobre dut

être employé à une rapide instruction religieuse dont tout porte à croire qu'elle laissait à désirer.

Cependant, anticipons un peu : Clotilde fit sa première communion le 14 avril 1829 à la pension même, et dans de fort bonnes dispositions de piété. A vingt-deux ans, elle notait encore sur son livre d'heures, *la Journée du Chrétien*, cette formule sentimentale que nous avons lue sur les murs impies de la rue Payenne : « Compagnon des heures saintes... rappelle à mon cœur les cérémonies suaves de la Chapelle du Couvent! » Ce livre était, en effet, prédestiné à finir dans une chapelle.

On a aussi conservé de la pensionnaire, dans l'Écriture sainte du comtisme, des paroles édifiantes, mais fort banales. Il faut être positiviste pour leur attribuer du sublime ou même du pathétique : « Priez pour moi, mes bons parents, ne m'oubliez pas auprès du bon Dieu! », écrivit-elle au moment d'entrer en retraite.

Si ses bons parents ne semblent pas avoir brillé par la dévotion, si la branche Marie avait probablement perdu toute tradition religieuse, comme il advint à un bon tiers des Français sous la Révolution, en revanche les Ficquelmont étaient restés chrétiens, et n'avaient pas du tout admis qu'on écrasât l'Infâme. Une tante de Clotilde, non mariée, était devenue abbesse à Flavigny, en Lorraine. C'est elle qui hébergea plusieurs fois la fillette pendant ses vacances ou ses congés de maladie.

Quant au grand Ficquelmont lui-même, le ministre de Vienne, on a des ouvrages de sa main qui font de lui un vrai moraliste chrétien, même sur des propos qui touchent à la diplomatie : on en trouvera l'essentiel dans ses *Pensées et Réflexions morales et politiques*, publiées après sa mort, en 1858, avec une notice de M. de Barante. Il y faut remarquer une lettre de direction de conscience, écrite à sa fille le jour de la confirmation de celle-ci; cette lettre contient

des enseignements qu'on ne pourra manquer de comparer avec les préceptes de l'éthique positiviste quand on saura ce que sa nièce Clotilde — à l'insu de Son Excellence, bien certainement — était devenue :

N'oublie jamais que tous les hommes sont égaux devant Dieu... C'est le Christ, mon amie, qui a manifesté aux hommes cette loi du ciel; c'est lui qui a fondé l'affranchissement moral de l'homme... La charité est une loi morale qui enseigne à compatir aux besoins de l'âme. L'Église doit nous donner des lumières et des secours pour toutes les situations de la vie, etc...

* * *

C'était un triste apprentissage de la vie que d'être pensionnaire à la Légion d'honneur, dans une de ces institutions semi-militaires pour jeunes personnes, en général les filles de soldats de fortune : la Légion d'honneur de la rue Barbette, se trouvait par hasard dans le même quartier où Clotilde devait connaître Auguste Comte, habiter chez ses parents, puis seule, et mourir. Elle y resta pensionnaire jusqu'en avril 1833, bonne élève disciplinée, mais plutôt remuante; il faut l'imaginer les cheveux dans un filet, et le corps fluet dans son uniforme noir, barré d'un ruban aux couleurs de la classe; la parole vive et l'œil malin sous les paupières baissées que la mode imposait alors aux demoiselles de condition. Très probablement, elle fut toujours ce que nous appelons une pré-tuberculeuse. Plus tard, elle écrivit à Auguste Comte que l'état de son estomac et de son intestin avait inquiété toute son enfance et qu'elle risquait fort de le compromettre de nouveau en soignant ses bronches par la suralimentation. C'était l'époque où l'on croyait devoir gaver les poitrinaires.

Le retour à une vie semi-campagnarde ne réussit pas à la rendre bien robuste. Ne le regrettons pas pour sa gloire :

la plupart des grandes amoureuses du siècle dernier ont été de complexion faible, et sont mortes de consommation. Dans ce temps-là, on vivait mal tout en mangeant bien. Le confort, l'hygiène étaient nuls, en ville comme à la campagne; les habitudes d'économie incroyables. Il fallait pour M. le percepteur de Méru se comporter bourgeoisement, faire figure, tenir ses livres et rendre des visites, refuser toutes fonctions annexes qui eussent entraîné un cumul ou une perte de dignité. La vie de famille était difficile dans cette demi-pauvreté. Aussi, même en vacances, la jeune Clotilde fut envoyée le plus souvent possible hors de chez elle, tandis que ses frères étaient admis comme boursiers dans des collèges de l'État. A la pension de la Légion d'honneur, comme dans la modeste maison de Méru, elle fit assez tôt l'apprentissage de la solitude; la plus digne étant celle qu'on éprouve en famille, la plus cruelle étant celle que l'on sent au milieu de la foule.

* * *

M^{lle} Clotilde Marie, quoique fort pauvre, demeurait protégée par tout un clan aristocratique. MM. les comtes de Kergorlay, de Beaufort, de Scufft, d'Escard étaient intervenus pour recommander son père. Et aussi le renom de son oncle expatrié, qui n'était alors rien de moins qu'ambassadeur d'Autriche auprès de la cour de Naples. Clotilde avait enfin un parrain profitable, certain baron Gabriel Ternot de Fontenoy. A la Légion d'honneur, sa correspondante fut une comtesse de Bonchamp qui habitait le quartier du Marais près dudit couvent militaire. Et quand elle prenait des vacances, c'était chez un autre oncle, le comte de Manonville, au château de Manonville, dans la Meurthe, ou chez l'abbesse de Flavigny, ou chez sa dernière tante, baronne de La Lance. Les vacances lui étaient bien nécessaires : elle interrompit trois fois ses études; qua-

torze mois de convalescence en tout, de 1824 à 1828. On peut dire que jusqu'à l'adolescence Clotilde Marie resta une enfant débile et fragile, condition qui détermina toute sa destinée.

Au demeurant, c'était une jeune fille de tempérament nerveux, de peau délicate, d'esprit vif. Elle avait des joies, des enthousiasmes, des emballements, preuves du désir de vivre qui ne couve pas chez tous les jeunes êtres et qui brûle souvent ceux qui n'auront pas une bien longue vie. Mais on remarquait chez elle une promptitude à la résignation, qui marquait de la mollesse physique plutôt que de la faiblesse morale. De fait, elle était promise à une si singulière fortune que l'abandon lui convenait peut-être devant une telle fatalité. Elle se montrait, en tout cas, disposée à aimer. Son père et sa mère semblent avoir été affectueux pour elle; ses frères, si rarement aperçus, la distrayaient fort. Maximilien, son cadet de quatre ans, était pensionnaire au Collège Royal d'Orléans, ville natale du capitaine; un élève brillant, mais agité et sujet à des coups de tête. Le dernier n'avait encore que treize ans, il n'a jamais fait parler de lui. Clotilde adorait les êtres, les choses, les animaux. Elle offrait, nous l'avons vu, de bonnes apparences de piété : c'est que sa tante abbesse lui avait entr'ouvert les portes de la vie conventuelle, à se demander pourquoi l'abbaye ou le bourg de Flavigny-sur-Moselle ne sont pas devenus des lieux sacrés pour les positivistes.

A Méru, Clotilde ne s'ennuyait pas trop, bien que la sombre humeur de son père lui fît regretter parfois la caserne pédagogique de la rue Barbette. Comme Mme Marie était fine, active et toujours riche en projets, elle ne laissa pas d'offrir à sa fille une vraie camaraderie. C'est sans doute à elle que Clotilde dut l'éveil timide de sa vocation littéraire, ou plutôt la confiance intime de posséder un joli brin de plume.

M^{me} Marie était virtuellement un bas-bleu : en 1829, elle s'occupait de rédiger des mémoires humanitaires sur l'extinction du paupérisme, dont Napoléon III devait avoir la hantise à son tour, et même une brochure technique : *le Sculpteur en bois*, ancêtre des manuels Roret, et qui ne parut que dix ans plus tard. Ç'avait été une belle personne, que l'émigration seule avait empêchée de se marier très vite, dans sa patrie et dans sa classe. Courageuse aussi : elle avait accepté sans soupirs une destinée aussi étroite. On peut croire qu'elle reporta ses ambitions sur Clotilde; mais quelle carrière prévoir pour une jeune provinciale, qu'un mariage dans son monde?

On trouva trop vite, hélas!

III

LE CONFISEUR DE LIÈGE

ON a retrouvé dans les écrits du comte de Ficquelmont ces sages conseils à sa fille, non plus religieux, mais moraux, qui se seraient vite chargés, pour sa nièce, d'ironie et d'amertume : « Tu sais déjà, mon amie, combien la condition de la femme est différente de celle de l'homme. La maison, c'est là son empire et son existence, c'est là que sont placés tous ses devoirs de fille, d'épouse et de mère; ce n'est donc que là qu'elle peut trouver le bonheur... Tu dois conserver ton cœur libre afin de conserver à ton esprit la faculté de juger si l'homme qui voudrait te choisir pour compagne serait digne de ton affection et s'il te rendrait faciles les devoirs que tu aurais à remplir envers lui. Ne te permets donc jamais d'occuper tes pensées d'un avenir qu'il ne dépend pas de toi de fixer... C'est dans cette position sociale que sont placés à la fois le bonheur et la dignité de la femme... Elle doit se conserver digne de sentir et d'inspirer une affection plus profonde, telle qu'il faut qu'elle soit pour conserver à l'acte solennel qui doit enchaîner la destinée de la femme ce caractère de sincère et religieuse pureté qui, seul, peut en fonder le bonheur. »

De tels préceptes étaient faciles à donner pour un gentilhomme, et faciles à suivre quand on était une jeune personne riche, fille d'ambassadeur, ministre et promise à un

châtelain. Pour une toute petite bourgeoise, la vie offrait plus de dangers. Sortie à dix-huit ans de la pension de la Légion d'honneur, Clotilde allait goûter quelques mois à peine de liberté. Le capitaine Marie, promu officier dans l'Ordre royal, ne se trouvait pas plus riche ni assuré de l'avenir. Sa femme, qui avait attendu jadis la trente-deuxième année pour trouver un mari en Bohême et grâce aux hasards de la guerre, espérait bien, tout en adorant et admirant sa fille, la caser au plus tôt.

Or, il se présenta un fiancé possible, d'une famille considérée dans l'Oise. Il était né à Chaumont; même on le réputait noble; il avait trente ans passés. Son père, décédé depuis sept ans, avait été secrétaire général de la préfecture à Beauvais, et porteur, lui aussi, du ruban rouge. Ses parents et collatéraux abondaient en particules.

Ce prétendu s'appelait Amédée Devaux ou de Vaux; c'est un nom picard très commun et dont la noblesse est fort douteuse. Amédée n'était pas bon à grand-chose. Il avait jadis commencé sa médecine, suivi les cours de M. Dupuytren, mais surtout cartonné, joué au billard et couru les cafés d'étudiants. Puis, on l'avait envoyé aux colonies, surtout à l'île Bourbon d'où il revint sans fortune, mais connaissant un peu le commerce et très bien, trop bien, les chiffres... On racontait qu'il avait noué là-bas une intrigue chaste et flatteuse, romantique en un mot, avec une belle créole. Dans la province, entre Vexin et Valois, ses sœurs étaient devenues des amies de Clotilde, qu'elle rencontrait dans les réceptions de la bonne société de Méru, Beauvais et autres lieux. Il ne parlait pas mal, il écrivait élégamment; on peut croire que c'était une tête légère plutôt qu'un mauvais cœur.

En tout cas, il fit preuve en briguant la main de M^{lle} Marie, et en discutant le contrat, d'une cupidité et d'un égoïsme qui ne pouvaient guère passer inaperçus.

On se résigna pourtant à payer ce mari-là à Clotilde : elle eut deux mille francs de trousseau, mais aucune dot en titres de rentes. En revanche, le sieur de Vaux espérait toucher deux cent cinquante louis de M^{me} sa mère. Dans la colonne du crédit s'inscrivit un avantage : il venait, dès les fiançailles déclarées, d'être accepté comme fondé de pouvoir près du percepteur de la réunion de Méru. Le capitaine Marie, en effet, prenait un congé de maladie, et on promettait d'assurer à son gendre la succession définitive, ce qui fut fait un an plus tard.

Le mariage sembla donc réglé par une destinée implacable. Toute la société du pays y conspira. On vit signer au contrat M. le marquis de Mornay, député de l'Oise et châtelain à Fresneaux, et un gros propriétaire, M. Le Vaillant de Bovent, commandeur de la Légion d'honneur. Le jeune collégien Maximilien Marie vint tout exprès d'Orléans pour signer après ces éminents personnages. A seize ans, on le considérait déjà comme un excellent sujet, et même un champion de mathématiques. Il se présenta au concours de Polytechnique quelques mois plus tard et fut refusé injustement : c'est à cette circonstance bien banale que tient le drame exceptionnel qu'il nous faudra conter...

In extremis, M^{me} Marie révéla à sa fille que le fiancé avait réclamé au moins vingt mille francs de capital, puis se rabattait sur trois cents francs de rente, qu'on fut bien obligé de refuser. Le capitaine avait déjà conçu du dégoût pour ce gendre, qui voulait conclure une bonne affaire comme si la gracieuse Clotilde eût été une goton pour ces de Vaux qui, plus riches que les Marie, prétendaient vendre leur nom pseudo-nobiliaire le plus cher possible. Amédée, sans se déclarer battu, alla jusqu'à exiger que le traitement du percepteur lui revînt entièrement avant sa titularisation : ce fut la mère de Clotilde

Ouvrages sur le Romantisme

Maurice ALLEM

PROTRAIT DE SAINTE-BEUVE.

Honoré de BALZAC

LETTRES A SA FAMILLE (1809-1850)

Publiées avec une introduction et des Notes
de WALTER SCOTT HASTINGS.

Léon BLUM

STENDHAL ET LE BEYLISME.

Henri CLOUARD

ALEXANDRE DUMAS.

Emile HENRIOT

de l'Académie Française

LES ROMANTIQUES. Courrier Littéraire XIX^e
Siècle.

Arnold de KERCHOVE

BENJAMIN CONSTANT ou le libertin senti-
mental.

Maurice LEVAILLANT

SPLENDEURS ET MISÈRES DE M. DE CHATEAU-
BRIAND. Couronné par l'Académie Française.

Marquis de LUPPÉ

LES TRAVAUX ET LES JOURS D'ALPHONSE DE
LAMARTINE.

MÉRIMÉE.

Henri MARTINEAU

L'ŒUVRE DE STENDHAL. Histoire de ses livres
et de sa pensée.

LE CŒUR DE STENDHAL. Histoire de sa vie
et de ses sentiments. 2 vol.

A. PARMÉNIE et C. BONNIER DE LA CHAPELLE

HISTOIRE D'UN ÉDITEUR ET DE SES AUTEURS.
P.-J. HETZEL (STAHL).

Jean TILD

THÉOPHILE GAUTIER ET SES AMIS.

Stefan ZWEIG

BALZAC. Le roman de sa vie.

Traduit de l'allemand par FERNAND DELMAS.

Éditions Albin Michel

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

